

JEAN-BAPTISTE GENDARME

# UN ÉCLAT MINUSCULE

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

CHAMBRE SOUS OXYGÈNE, 2005. Prix Jean Bernard de l'académie de médecine, 2005.

TABLE RASE, 2006.

LE TEMPS QU'IL FAUDRA, 2009.

PETIT ÉLOGE DES VOISINS, 2010.

UN ÉCLAT MINUSCULE



JEAN-BAPTISTE GENDARME

UN ÉCLAT  
MINUSCULE

roman

*nrf*

GALLIMARD



*À Marin.*





... sans savoir ce qu'il convient de faire en de telles circonstances. Puisque ces circonstances, on ne les a jamais connues auparavant. Restant immobile, ou plutôt : interdit, non par courage mais en raison de sa stricte incapacité à se représenter ce qui, soudainement, est en train d'arriver. Ressentant le même grand calme imbécile que celui qui saisit le témoin d'un tremblement de terre, d'un incendie, d'un accident ou de n'importe quelle autre catastrophe dont il peut avoir été lui-même la victime et qui échoue pourtant à réaliser ce qui vient juste de se passer.

PHILIPPE FOREST.

*Le siècle des nuages.*



Malgré son peu de connaissances en tortures et autres sévices corporels, Stéphane eut l'impression qu'on venait de lui arracher le bras, sans doute pour le donner à un requin blanc afin d'épargner femmes et enfants qui se baignaient autour de lui — sacrifice acceptable quand on mesure les dégâts occasionnés par un tel animal dans un banc de baigneurs. Du reste, il ne barbotait pas dans les eaux chaudes sud-africaines ou australiennes, mais remontait avec Clémence une rue étroite à deux pas de la grande place Mohamed Ali à Alexandrie, en Égypte.

C'était une belle journée ensoleillée du début du mois d'octobre. Des marchands vendaient des fruits à même le trottoir, les contraignant à marcher sur la chaussée. On n'aurait su dire si c'étaient de vrais primeurs ou si les vendeurs avaient transformé des garages en commerces illicites. En outre, cette rue

n'apparaissait pas dans les guides. Clémence avait le chic pour conduire Stéphane hors des sentiers battus.

Son épaule, douloureuse, semblait déboîtée au niveau de la clavicule. Stéphane se passa la main dans le dos, frictionna le muscle, comme s'il fallait vérifier quelque chose, se pincer peut-être, qui sait, pour valider la réalité de sa présence ici, en ces lieux, pour éprouver sa douleur, tenter de la circonscrire et d'établir un premier diagnostic. Il referma les doigts sur son bras, serra comme il put, comprenant que le mal venait de plus haut encore, le cou ? la tête ? Il avait mal à la tête, encore plus qu'à l'épaule. C'était une sensation d'étourdissement et c'en était presque confortable. Des images se succédaient au hasard. Il les laissait filer, sans se soucier des questions de montage ou de cohérence. Il énuméra. Des têtes tournées dans sa direction, un amas de visages, de doigts tendus. Un zigzag noir sur le macadam, l'odeur du caoutchouc... le souvenir d'un choc se précisait. Le moteur vrombissant, la voiture qui déboulait à pleine vitesse. Il la revoyait, de même qu'il voyait les gens courir vers lui, l'apostropher. Ça va, dit-il, ça va, il se rendit compte qu'il parlait tout bas, qu'on ne le comprendrait pas, il essaya une autre langue, fit un geste, OK, ajouta-t-il, la main sur le bras, *I'm OK*. Mais on ne faisait déjà plus attention à lui. On se détournait plus loin vers ce corps recroquevillé

sur le sol, à quinze mètres de là. Un homme venait de le tourner en position latérale de sécurité, usant de ses mains, de ses bras robustes, ne craignant pas l'effort, enlaçant ce corps que Stéphane devinait être celui de Clémence. Et qu'il reconnut comme étant bien le sien à mesure qu'il s'approchait et que son trouble se dissipait.

Ils venaient d'avoir trente ans. Ça leur était tombé dessus sans crier gare, ils n'y pouvaient rien. La prochaine fois, on ne les y prendrait pas. Ils resteraient sur la défensive. Une fois leurs quinze ans atteints, ils auraient dû s'y cramponner. Quinze ans, c'était bien. À cet âge, Stéphane envisageait de faire du cinéma. Finalement, il avait choisi le documentaire, comme s'il s'était agi d'une alternative provisoire. Depuis il travaillait en freelance pour la télévision où il réalisait des reportages de proximité, pour une émission santé sur une chaîne de la TNT. Ça permettait de vivre, tout en pensant aux grands documentaires qu'il réaliserait un jour. Il avait deux trois idées sur lesquelles il travaillait mollement. En attendant, il fallait tenir le cap.

Trente ans : très peu d'appétit ; le sommeil léger ; aucune fracture, aucune maladie connue ; une che-

velure de moins en moins abondante pour l'un, les premiers cheveux gris pour l'autre ; une petite maison isolée au bout d'un chemin de terre ; dans la boîte aux lettres, outre les factures : des faire-part. Ils s'aimaient ; ils avaient un fils de vingt mois qui leur ferait bientôt sentir qu'ils étaient trop vieux pour le comprendre ; leur situation professionnelle était plus qu'incertaine — mais souvent enviée ; ils avaient des projets de voyages ; un plan d'épargne logement comme les gens raisonnables — alimenté très irrégulièrement parce qu'ils n'étaient pas vraiment des gens raisonnables ; ils avaient, croyaient-ils, l'avenir devant eux.

Depuis le matin, ils parcouraient la ville d'Alexandrie, du fort Qaitbay aux jardins de Montaza. Ils aimaient les parcs et, en voyage, ils ne manquaient jamais de traverser les jardins alors qu'il leur arrivait fréquemment de délaissier les musées. Ils étaient en voyage et non en vacances, répétait Clémence, souhaitant plus que tout ne pas tomber dans la trivialité. Les vacances, c'est vulgaire. C'est congés payés, c'est travail, jours à poser, à compter, à cumuler, à organiser, afin de pouvoir partir, une, deux, voire trois semaines selon les ponts et les hasards heureux du calendrier, dans un lieu souvent décevant, moins paradisiaque que sur la brochure, que dans les guides, parce qu'une famille avec voiture familiale et animal domestique séjourne dans l'appartement,

la villa, le bungalow d'à côté. Alors pas de vacances pour eux. Des voyages, oui, mais des vacances, non.

Clémence voulait qu'ils fassent un voyage, tous les deux, pour qu'ils se retrouvent. Elle voulait qu'ils passent du temps ensemble, *comme avant*. C'est-à-dire avant la naissance de Romain. Alexandrie, pourquoi pas ? avait fini par dire Stéphane comme si elle lui avait demandé ce qu'il souhaitait voir au cinéma. Une rediffusion d'un Fellini ou un cycle Truffaut ? Un Truffaut, *pourquoi pas ?* Bien qu'il les connût par cœur.

L'Égypte ne disait rien à Stéphane, mais l'idée de laisser Romain quelques jours lui plaisait. C'était une sorte de triple défi : à lui-même, à la vie de famille et à la société. Il ne voulait pas que le monde tourne autour de Romain. Leur entourage ne comprenait pas vraiment qu'ils partent quelques jours sans lui. Ils n'étaient plus des adultes responsables mais des parents inconscients. Mais Clémence et Stéphane aimaient croire qu'ils restaient libres et désinvoltes malgré la naissance de Romain.



Des cyclistes frôlaient Stéphane et s'arrêtaient, grossissant ainsi la foule de curieux. Deux hommes sur une calèche chargée de matériaux de construction stoppèrent leur attelage à sa hauteur. D'emblée, à Alexandrie, ce mélange de modernité et de « tradition » avait frappé Stéphane. Au pied des grues qui bâtissaient des buildings, des calèches tirées par des chevaux transportaient du sable, des parpaings, des planches de bois qui servaient pour les échafaudages. Le museau des chevaux était couvert d'un linge sans doute pour protéger l'animal de la pollution ou pour qu'il ne mange pas n'importe quoi. Il était surprenant dans une époque industrialisée comme la nôtre, qu'on utilise encore, dans toute une partie du monde, des chevaux pour des travaux de ce genre. Ces décalages rappelaient à Stéphane le film *Mon oncle* de Jacques Tati où deux France s'op-

posent, l'ancienne et la nouvelle, où le moderne fonctionnel est en passe de remplacer le monde désuet de Monsieur Hulot. Il aimait avoir ce genre de références.

L'accrochage venait d'avoir lieu et Stéphane espérait que les événements se succéderaient rapidement. Des voitures, des sirènes, un nuage de poussière s'élevant dans la ruelle. Une ambulance les embarquerait, gyrophare hurlant, direction l'hôpital. On ferait une radio, un scanner, quelque chose de concret, de sérieux. Mais il ne se passait rien de tel. Une foule de curieux les encerclait, à l'affût d'un peu de sang — qu'il n'y avait pas. Des adolescents allaient et venaient sur des deux-roues pétaradants. Ils cherchaient sans doute à guider les secours, ou ils essayaient de retrouver le chauffard qui devait être à quelques rues de là.

L'accident avait été si soudain que l'esprit de Stéphane mit plusieurs secondes pour l'intégrer à la réalité. Comme quand vous suivez un véhicule sur une route de montagne et qu'il disparaît soudainement de votre champ de vision. Au début, vous n'êtes pas certain. Vous doutez, finalement, y avait-il vraiment une voiture devant vous ? Puis, pour en avoir le cœur net, vous faites demi-tour, et là, dans un fossé, ou le lit d'un cours d'eau, se trouve une voiture, les quatre roues en l'air, comme un vulgaire scarabée retombé sur sa carapace après s'être

pris, de plein fouet, la baie vitrée d'une véranda. Le coléoptère agite désespérément les pattes, incapable de se remettre d'aplomb et, témoin de la scène, vous l'aidez à se redresser, avec une brindille, un morceau de papier ou ce qui passe sous la main. Vous aimeriez que ce soit aussi simple pour la voiture, qui, quant à elle, a dû finir sa course par des tonneaux, deux, trois, quatre, on ne saurait dire précisément, plusieurs en tout cas, supposez-vous. Vous appelez les secours, on vous dit que la conversation va être enregistrée, vous pestez, vite, vite, il y a sans doute des blessés. Un chien aboie en tirant sur sa laisse, accrochée à la portière ou simplement coincée par un objet. Vous descendez dans le fossé, vous avez peur que la voiture explose alors qu'il n'y a aucune raison qu'elle le fasse. Dans les films, les voitures s'enflamment pour un oui pour un non, mais dans la vie, il en va autrement. Le conducteur sort. La passagère reste coincée. La ceinture de sécurité lui comprime le ventre. En s'ouvrant, l'Airbag lui a sans doute brisé le nez — et sauvé la vie. J'ai mal, dit-elle. Vous essayez de la rassurer, de lui tenir la main. L'homme, le mari probablement, s'est assis dans l'herbe, hagard. Derrière, un siège d'enfant vide. L'homme s'écroule, inconscient. Vous lui dites les mots qui viennent dans ces cas-là, d'abord timidement, restez avec nous, monsieur, je suis là, gardez les yeux ouverts, monsieur, restez avec nous,

des mots simples, des ordres prononcés de plus en plus fermement, restez là, attrapez ma main, serrez, vous m'entendez, attrapez ma main. Des mots que Stéphane murmurait à l'oreille de Clémence, en lui caressant le front, reste là, je suis là, écoute-moi, je te parle, les gens sont là, on nous regarde, attrape ma main.

La respiration de Clémence redevenait plus calme. Elle serra sa main, doucement. Elle sourit, les yeux clos. Elle lui faisait confiance. Il s'agissait alors pour Stéphane de prendre des décisions franches, précises, justes. Il regardait autour, cherchant celui qui avait prévenu les secours.

Clémence paraissait frigorifiée, des gouttes de sueur coulaient le long de leurs tempes.

Clémence essayait de dire quelque chose. Il approcha son oreille, courbant le dos pour la coller aux lèvres de Clémence. Elle murmurait son prénom et celui de Romain. Tout va bien, ne t'inquiète pas. Il est entre de bonnes mains.

Stéphane essayait de la rassurer. Il dédramatisait la situation qui pouvait à tout moment, si on ne faisait pas attention, tomber dans le mélodramatique le plus trivial. Il ne tenait pas à se donner davantage en spectacle.

Stéphane releva la tête et regarda de l'autre côté de la rue, au loin, le plus loin possible, éprouvant un sentiment proche du pressentiment. Les doigts de Clémence serrèrent plus fort encore le bras de Stéphane, puis la pression se relâcha, doucement, comme le souffle timide de Romain sur sa première bougie.



# Un éclat minuscule

## Jean-Baptiste Gendarme

Cette édition électronique du livre  
*Un éclat minuscule* de Jean-Baptiste Gendarme  
a été réalisée le 15 décembre 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070136353 - Numéro d'édition : 238282).

Code Sodis : N51458 - ISBN : 9782072462597  
Numéro d'édition : 238284.